

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 9

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'éloquence de ces chiffres ne laisse rien à désirer. Terminons donc cet aperçu en disant avec M. Richter, le dévoué trésorier de cette association :

« Nous pouvons dire à l'heure qu'il est que notre société est solidement établie et que si chacun prend à cœur de contribuer à son développement par une propagande active en vue de nous amener de nouveaux membres, nous pourrions bientôt songer à atteindre un but plus idéal ; j'entends à établir parmi les artistes musiciens de Genève un lien de bonne confraternité ; notre Comité, d'autre part, se sentira encouragé à entreprendre des réunions, conférences ou concerts, profitables à notre caisse aussi bien qu'utiles au point de vue artistique. ».



CHRONIQUES

GENÈVE. — La fin de la saison égrène chichement ses derniers concerts. Quittant les habits somptueux, la muse classique, vêtue de bure, se réfugie dans les salles et les chambres d'étude ; dans les lieux publics, c'est la muse populaire — ou populacière — qui reprend le dessus : chansons de routes ou de rues, criées ou braillées, rarement chantées par quelques Allemands consciencieux, musiciens italiens groupés par deux ou trois, les plus pauvres de l'année, riant au premier soleil du printemps et arpégeant innocemment l'accord de tonique où il faudrait la dominante, — et *vice-versa*, d'ailleurs, en instinctives compensations. — Bientôt les cafés des quais charmeront les foules du soir. Voici venir l'été. Et, en attendant les concerts traditionnels de la saison chaude et leur grave protestation contre les plaisirs de la basse ville, voilà aussi qu'a retenti l'orgue de St-Pierre, en l'honneur du Vendredi-Saint.

Un beau programme, qui débutait par une pièce distinguée de M. Barblan dont nous avons déjà parlé (*Andante maestoso*) et que dominait de toute sa hauteur la splendide *Fantaisie et fugue en sol mineur* de Jean-Sébastien. L'exécution de la fugue, aux redoutables traits de pédale, a été remarquable de vie et de clarté, c'est une des meilleures que nous ayons entendue de M. Barblan. Du même Bach, une *Sarabande* et

une *Sicilienne* pour violon seul, que M. Schörg a jouées avec un beau style et, chose rare dans une semblable polyphonie, avec une justesse impeccable ; il n'y manquait que peut-être un peu d'ampleur. De Bach encore, un air de la *Cantate funèbre* où M. Zbinden a fait valoir son organe puissant et sa diction magistrale. MM. Zbinden et Schörg se sont fait entendre encore dans du Saint-Saëns et du Corelli. A côté de ces grands noms paraissaient un peu minces ceux de Tenaglia, de van Goëns et de Goltermann, dont M. Aviérino a joué trois pièces de violoncelle. Musique religieuse tout au plus pour une église catholique très mondaine, de style jésuite, fastueusement décorée, pleine de fleurs et de parfums d'encens. Du reste, quand un compositeur croit, comme Goltermann, devoir écrire *religioso* sur la couverture d'un cahier, il y a gros à parier que le contenu n'est pas religieux. M. Aviérino n'a point non plus un talent fait pour la cathédrale ; c'est un des plus exquis violoncellistes que je connaisse, il a, avec un goût parfait, des subtilités de nuance, des raffinements de sonorité, des délicatesses d'archet sans égales, mais tout cela exprime moins le renoncement à la terre que les voluptés d'ici-bas.

Un autre violoncelliste a donné l'autre soir un concert, avec un plein succès. C'est une vieille connaissance des Genevois, M. Holzmann, soliste des concerts d'abonnement. Programme intelligemment conçu, avec une sonate de Grieg, un concerto de Haydn, le plus connu, en *sol* majeur, et pour finir le *Soir* de Schumann et un *Moto perpetuo* de Fitzenhagen. M. Holzmann a une grande virtuosité et un jeu simple et sain de musicien solide. Dans le *Moto perpetuo*, il a été parfait, enlevant tous les traits avec une jolie sûreté. Ailleurs, l'épithète « parfait » serait un éloge excessif que M. Holzmann serait le premier à me reprocher, sachant que nul d'entre nous n'est parfait ; on eût pu désirer, dans le concerto de Haydn davantage de justesse sur la première et la deuxième corde, dans les positions élevées, ailleurs, dans le Schumann surtout, une sonorité plus poétique et moins uniforme. La sonate de Grieg, aussi grieghienne que possible par sa facture et ses formules harmoniques et mélodiques, a souffert de quelque manque d'entente entre le violoncelle et le piano, que M. Colombatti a tenu du reste avec talent et compétence.

M^{lle} Gianoli prêtait son concours. Très vif et légitime succès. J'ai constaté un progrès énorme depuis sa première apparition à Genève il y a deux ans. L'émission est plus aisée ; la voix, plus timbrée et plus claire, a plus de puissance en-

core, elle est belle dans tous les registres et les notes de contr'alto sont splendides, d'une qualité unique. La compréhension musicale est complète et deux ans de théâtre ont donné à M^{lle} Gianoli une assurance et un accent d'indépendance qui excluent toute pensée de l'appeler l'élève de personne.

PAUL MORIAUD



AUSANNE. — Le chœur mixte *Sainte-Cécile* a repris vie ; il sera permis à la chronique de parler un peu plus à fond de cet événement important.

Cette société était morte non pas faute de membres, mais par manque d'intérêt musical : on se morfondait en menues études sans portée aucune.

Le comité a très sagement présenté au début de l'hiver un programme général de valeur ; il ne reste plus qu'à le réaliser peu à peu. C'est pour prouver sa vitalité que *Sainte-Cécile* a donné son premier concert. Pour diverses raisons, cela a tardé jusqu'à la semaine sainte ; le programme, composé pour une autre époque, jure assez avec celle où nous sommes, malgré son désir d'être un concert de Pâques. Avec l'aide de quelques raisonnements on peut il est vrai relier *L'Etoile de Bethléhem*, sujet de Noël, au temps de la mort du Christ ; le *Psaume XXIII* de Schubert a un intérêt religieux général et va bien partout ; on en dira autant de l'air d'*Elie* (Ecoute, Israël) aux accents chaleureux et pressants, qui ont rempli la vieille église et saisi chaque auditeur. Nous ferons encore un effort pour admettre le *Printemps* de Gade, puisque nous y sommes depuis quelques jours. Mais quant aux *Préludes* de Liszt, la robe de leur auteur ne les rend pas plus ecclésiastiques ni plus convenables pour une musique de la Passion. Inutile de défendre la *Plainte d'Ingeborg* de Hofmann, introduite à titre de morceau lent.

L'auditeur, à part quelques exceptions, était donc mal préparé par tant de styles et de sujets divers aux sentiments requis pour un « concert spirituel de Pâques ». Nous quitterons donc ce trompe-l'œil pour nous occuper des œuvres dirigées par M. Langenhan.

L'Etoile de Bethléhem de Rheinberger, est une cantate de grande envergure, sur laquelle, faute de temps et de place, il y aurait lieu de revenir avec plus de détails. C'est l'histoire de la Nativité,

mise en vers sous forme de réflexions lyriques, poétiques, rappelant de loin en loin le texte sacré. Or pour quiconque connaît les récits de la naissance du Sauveur, toute amplification et toute modification semble bien vite un sacrilège, ne fût-ce qu'au point de vue musical pur. Nous en référons à l'*Oratorio de Noël* du vieux Bach. Le musicien, dans sa grandeur, s'est ici effacé devant son texte, qui le lui a rendu en majesté comme en grâce. Le poème utilisé par Rheinberger est si éloigné d'être sobre à cet égard, qu'il y a là un élément de retenue vis-à-vis de son œuvre. Sa musique se moule si bien sur ce poème qu'elle en pâtit également. Chose curieuse, bien à l'appui de nos scrupules, les meilleures parties de la cantate sont celles qui rappellent le moins l'histoire simple des Evangiles. Il y a là beaucoup de ferveur et de grâce, de force et d'entrain aussi ; tandis que sur les paroles centrales du sujet, la musique se fait mièvre, sentimentale, recherchée le plus souvent : le texte se venge.

Les « chœurs » ont de très beaux mouvements : tour à tour lyriques (*L'Attente*, les *Bergers*, *Accomplissement*), descriptifs (*Près de la Crèche*, *L'Etoile*) ou même avec un caractère ecclésiastique prononcé (*alleluia*, etc.), ils offrent tous de l'intérêt. On a surtout été captivé par le chœur des *Bergers* : « Doux enfant », et par la fantastique chevauchée des nuages de l'« *Etoile* ». On y sentait de l'entrain, des entrées sûres, malgré toutes les difficultés inhérentes à de pareils morceaux. La fugue finale, seule de son espèce, clôt magistralement la longue série des tableaux.

Le très beau Trio des Mages présente un caractère rituel marqué qui lui donne une place à part. Les soli nous ont surtout fourni l'occasion de déplorer les surcharges du poème. Cependant le soprano (M^{me} Troyon-Blési) en a rendu les accents de tendresse avec bonheur ; cela, la musique protestante ne l'offre guère ; mais, personnellement, nous avons préféré M^{me} Troyon dans l'air de Mendelssohn, trouvant ce dernier plus profond. Quant au baryton, tenu par un amateur de talent, il ne joue qu'un rôle secondaire.

L'orchestration est très intéressante, parfois touffue, toujours enveloppante dans les soli ; le motif initial revient souvent, mais sans lasser, chose rare avec ce système de peinture. Il se dégage du tout une impression de grâce et de béatitude mystique, jusques dans les mouvements larges et dans les scènes descriptives. Nous ne sommes peut-être pas le public qu'il faut à cette musique ; un peu d'encens eût aidé sans nul doute à lui rendre justice plus que ce n'était possible sans cet accessoire... si nécessaire. *Sainte-Cécile*,

quoi qu'il en soit, compte une belle exécution de plus dans ses annales.

Le *Printemps* de Gade donnait une autre note, mais franche, en plein air, avec une joie plus près de nous par nature. Mais il est fâcheux que les ténors imposent leurs phrases avec tant de rudesse. Cette peinture par taches de couleur est fatigante ; elle nuit à l'ensemble. Le directeur du reste a cette tendance regrettable : il fait souvent ressortir avec trop d'insistance, tel thème ou tel motif qui n'a pas besoin de tant de relief. Gade a un peu souffert de ces exagérations de la ligne au détriment de l'harmonie générale.

Le *Psaume XXIII* de Schubert est peut-être ce qui a charmé le plus complètement, en partie par son timbre particulier ; les voix de femmes se font entendre si rarement à elles seules chez nous ! Mais là encore nous signalons un léger élément de trouble : la traduction, malgré ses mérites, n'est plus l'équivalent du texte connu de la Bible. Il eût mieux valu, pour mettre l'auditeur dans la vraie situation, lui faire lire dans le programme le Psaume en français, tandis que le chœur eût chanté simplement l'original. Cela se fait ailleurs.

Quant à l'orchestre, il a donné les *Préludes* de Liszt — compliqués, abstraits ou presque vulgaires vers la fin : étrange musique, mais imitative admirablement ; enfin, la *Plainte d'Ingeborg*, de Hofmann ; voilà une douleur très compliquée : ce n'était pourtant pas une « âme moderne » ? Il semble que ce fragment de symphonie perde à être distrait de son contexte.

C'est donc, en somme, une belle conquête sur le public. *Sainte-Cécile* en partira avec plus de brio que jamais, ce qui n'est pas peu dire. Nous ferons cependant remarquer que le premier programme, considéré par plusieurs comme indiquant les tendances nouvelles de la Société, ne renferme aucune œuvre des maîtres anciens. Espérons que cette exclusion ne sera pas définitive. Le public d'abord en a besoin, s'il veut se maintenir à la hauteur de la musique moderne qu'on lui donne avec tant d'abondance ; la société *Sainte-Cécile* elle-même en profitera, car elle aussi a besoin d'étudier les chefs-d'œuvre d'autres époques, afin de grandir encore : c'est son but comme notre désir.

MR.



CORRESPONDANCES



CHAUX-DE-FONDS. — Nous avons eu, le 28 mars, notre second concert d'bonnement, dont je vous avais parlé d'avance.

Le *Frithjof* de Max Bruch, qui en formait la partie principale, a été exécuté par la *Concordia* de manière tout à fait satisfaisante. Sous la direction intelligente et artistique de M. Max Grundig, elle avait préparé l'étude de cette œuvre avec un soin et une persévérance dignes de l'œuvre elle-même, aussi le chœur était-il arrivé à des résultats de précision, de fondu et de force vraiment beaux. Les chanteurs eux-mêmes, jusqu'ici peu habitués à de grande musique, s'étaient laissés gagner par le profond sentiment qui vibre dans toute la partition. Ils ont été, au concert, légèrement déroutés par l'accompagnement d'orchestre, tout à fait neuf pour eux, mais ils s'en sont néanmoins tirés tout à leur honneur.

L'orchestre de Berne, notablement renforcé d'artistes de Neuchâtel et de la Chaux-de-Fonds, et agrémenté du bienveillant concours de M^{lle} F., de Lausanne, pour la harpe, a été satisfaisant dans son difficile accompagnement.

Comme solistes, la société avait engagé M. Wassermann, de Bâle, et M^{lle} Anna Triebel, en ce moment à l'Opéra de Bâle. Cette artiste, un superbe soprano lyrique, a eu un succès aussi vif que légitime. Les deux artistes avaient, dans la première partie, M^{lle} Triebel, le grand air du *Freyschütz*, et M. Wassermann des « lieder » divers.

L'orchestre a joué l'ouverture *Echos d'Ossian* et deux airs de ballet des *Feramors*. Pour ces deux numéros, M. Pantillon, directeur de nos concerts, avait bien voulu céder le bâton à M. Max Grundig, auquel incombait la direction de *Frithjof*.

La Société de musique a de nouveau « bu un gros bouillon financier » à l'occasion de ce concert, mais le public en a été si satisfait que j'espère, ou plutôt que je crois le nombre de ses auditeurs futurs toujours plus assuré.

* * *

Si personne d'autre ne vous en parle, vous me permettrez de vous dire encore qu'à un concert donné au Locle le mardi 9 courant, par le *Chœur mixte* de l'Eglise nationale, cette société a chanté